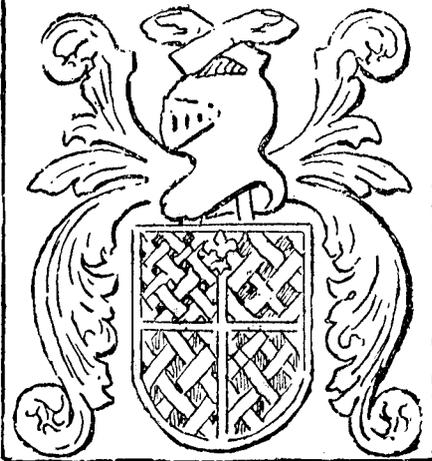


AQVI IAZ ESTAGOED
SA A PR @PITAÕ E CÕ
OVSRDR EDSA TERRA E
CDEJ E AGAMPÃ MAN
OV FAZER SALVADOR
COREA DE SA A SEV P
RIMO SEGDO CAPITAÕ
E GDOR CÕ SVAS ARMAS
& ESTA CAPELA ACA
BOV OANO DE 1583



Pierre tumulaire de Estacio de Sa, fondateur de Rio de Janeiro

Sa joie aussi se fortifie de sentir un moment autour d'elle réalisée cette union d'une famille. Au moins pour une heure tous ceux qui sont à table ont dépouillé leurs préoccupations égoïstes, leurs soucis ou les sujets de division qu'il peut y avoir. Certes, ils s'aiment entre eux en tout temps ; mais quoi ! chacun a ses idées et ses goûts ; il est impossible que quelquefois les langues ne parlent pas trop vite, que les menues querelles soient tout de suite aplanies. Mme Lermand sait qu'un de ces gendres est un peu socialiste. La seconde de ses belles-filles est terriblement bigote, ce qui l'expose aux railleries d'un beau-frère qui mange volontiers du curé. Il y a eu des discussions, parfois un peu aigres, sur bien des sujets de politique, d'éducation ou de littérature. Mme Lermand sait tout cela. Sans doute elle a un peu oublié les théories exactes de chacun ; il y en a surtout en politique qui sont trop nouvelles pour elle, d'autres qu'elle n'a jamais tirées tout à fait au clair. Cela n'importe guère au fond. Il y a bien des manières d'être honnête homme. Ce qui est sûr, c'est qu'autour d'elle, ce soir, il n'y a que des visages épanouis, que tout le monde est d'accord pour la fêter et que toutes les petites divisions sont oubliées, Mme Lermand savoure la joie d'être le centre de la famille, le point où tout converge et fraternise.

Oui, sans doute, elle n'est plus ce qu'elle était autrefois. Elle n'a plus toute sa mémoire, toute sa présence d'esprit, toute son activité. Bien des choses se passent en dehors d'elle, chez ses enfants et dans son propre ménage. Elle ne peut pas tout régler, surveiller, diriger elle-même. Pour l'ordinaire, elle laisse faire les jeunes et s'en remet à eux. Ce n'est que dans les cas graves qu'on lui demande son avis. Alors elle se fait tout expliquer minutieusement, réfléchit, et donne son opinion qui fait loi. Mais de tout temps, sans qu'elle commande, sans qu'elle donne de conseils, sans qu'elle intervienne directement, son rôle est grand, elle le comprend et elle en est heureuse. C'est qu'elle est le cœur de la tribu. L'amour dont elle les embrasse est le lien commun entre tous. C'est en elle qu'ils s'aiment, qu'ils fraternisent, qu'ils communient. C'est grâce à elle qu'au lieu d'être épars, isolés, impuissants, ils savent dépouiller leur égoïsme, former un faisceau robuste, demeurer unis dans les peines et dans les joies... Et tout à coup une angoisse l'étreint : elle partie, que deviendront-ils ?

Sauront-ils, quand elle ne sera plus là, maintenir cette précieuse unité, ne pas céder à leurs commodités personnelles, empêcher les petites querelles de s'envenimer, garder intact le lien précieux, demeurer intimement associés dans cette espèce d'assurance mutuelle contre la souffrance qu'est une famille ?

Elle regarde la table couverte de fleurs. Et ces fleurs merveilleuses, embaumées, luxuriantes, la font songer à d'autres fleurs : celles qu'on tresse en croix ou en couronne, que l'on porte sur des chars tendus de noir, celles dont on jonche des tombes fraîches... Le jour approche sans doute, peut-être est-ce demain, où son tour viendra de s'endormir sous le linceul embaumé... Elle se sent faible. La chaleur, le bruit, la fatigue, l'étourdissent. Mais il ne faut pas qu'on voit. Sa vieille volonté se ressaisit. Mme Lermand sourit et force son gendre qui est à sa droite de reprendre de la glace pralinée.

Cependant on a versé le champagne. Et tout à coup un silence se fait. Mme Lermand tient son verre dans sa main et fait signe qu'elle veut parler. Oui, il faut qu'elle parle. Sans cela, qui sait ? il sera trop tard. Elle va leur dire merci à tous, merci d'avoir pensé à ce jour de fête, merci d'être bons pour elle, de ne pas l'abandonner, d'être ses enfants, de l'aimer. Elle va leur dire l'immense amour dont elle les embrasse tous, dont elle voudrait les entourer, les protéger, qui se rongent de ne pas être puissant, plus actif... Elle leur dira aussi que, quand elle ne sera plus là, il faudra que sa mémoire reste, qu'à cause d'elle ils se souviennent de s'aimer, d'être frères, de se tenir les mains à travers la vie.

Elle dira tout cela, bien d'autres choses encore. Mais le difficile est de commencer. Car voici que quelque chose la prend à la gorge, la resserre et l'empêche d'ouvrir la bouche. Tout le monde attend ému, muet, les yeux sur elle. En vain elle lutte, elle ne peut pas parler. Ses paupières la brûlent. Autour d'elle, à travers une espèce de brouillard qui s'étend devant elle, elle voit les yeux de tous, tout autour de la table, devenir humides et brillants. Alors de ses deux vieilles mains elle a un petit geste immense comme pour les attirer tous vers elle, les presser sur son sein, les unir dans un seul baiser. Et elle murmure, en rassemblant toutes ses forces, quelques mots qu'on n'entend qu'à peine :

"...Bientôt... n'oubliez jamais..."

Ils sont allés au fond des cœurs. Le silence se prolonge autour de la table... Puis on se mouche bruyamment. Mme Lermand commande d'une voix claire :

"Passez les fruits."

Elle est contente. Elle a repris son calme. Peut-être qu'on se souviendra.

ANDRÉ LIGHTENBERGER.

LES PETITS CHEFS-D'ŒUVRE

IV LES STATUES

Comme parfois en des palais vastes et beaux,
Au bas des escaliers, se dressent des statues,
Ephèbes en prétexte ou nymphes court-vêtues,
Dont le bras étendu porte de clairs flambeaux :

Leurs yeux d'airain, plus noirs que l'aile des corbeaux,
Dans les ténèbres par leurs lampes combattues,
Toujours veillent ; toujours leurs lèvres se sont tues,
Avec l'air froid et comme hostile des tombeaux :

Ainsi, debout au seuil des Jours, ô porte-lampe !
Tu m'éclaires la nuit du sort, et l'ombre rampe
A tes pieds, comme un grand chien noir que tu soumets ;

Mais ton regard de bronze, immobile et farouche,
Garde on ne sait quel air dédaigneux, et jamais
Un mot compris par moi n'est sorti de ta bouche.

JULES TELLIER.

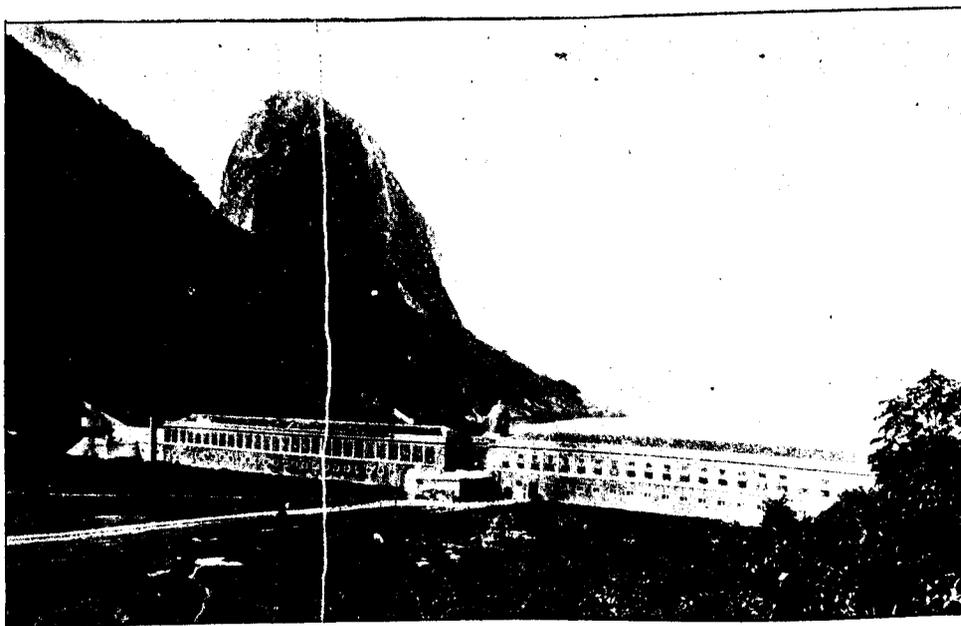
ECOLE MILITAIRE DE RIO DE JANEIRO (BRÉSIL)

Rio de Janeiro, cette superbe ville, possède de somptueux monuments ; nous allons aujourd'hui présenter aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, l'Ecole Militaire, grand bâtiment rappelant le Palais de Campiègne, en France, et qui donne asile à de nombreux élèves. Bâti près de la montagne du Pain de sucre, sur l'emplacement de l'ancienne *Villa Velbra*, le collège rappelle un événement historique cher au brésiliens, car c'est en ce lieu même que débarqua, en 1565, le grand capitaine Estacio de Sa, fondateur de *San Sebastião*, aujourd'hui capitale du Brésil sous le nom de Rio de Janeiro.

Deux batailles, livrées par Estacio aux sauvages Tarvaoyos, les repoussaient dans l'intérieur, mais la dernière coûta la vie au capitaine qui, blessé au visage par une flèche empoisonnée, expira, après trois mois d'horribles douleurs, en l'an 1567. Son corps fut déposé dans la chapelle de *Villa Velbra*, puis transporté en l'église de *Morrido Cortello*, enfin le 20 juin 1863, en présence de l'Empereur Don Pedro II, les ossements du fondateur de Rio de Janeiro furent solennellement recueillis dans un riche coffret fait en bois du Brésil et renfermés dans un tombeau de pierre élevé au milieu de la cour de l'Institut historique. Sur une stèle de marbre on lit :

Restos mortaes de Estacio de Sa exhumados desta sepultura em 16 de novembro de 1862 a ella restituídos em 20 de janeiro de 1863. (1)

(1) Les photographies et tous renseignements sur le collège de Rio de Janeiro et le tombeau de son fondateur, nous ont été adressés par M. Lima Barbosa, notre correspondant brésilien de Rio de Janeiro.



Collège Militaire de Rio de Janeiro